

Comptes rendus

Semaine du théâtre et du cinéma hongrois

Du 11 au 16 juin 1990, à l'occasion du bicentenaire de la création de la première troupe de langue hongroise, s'est déroulée à Paris, dans l'auditorium de la ravissante galerie Colbert (Bibliothèque nationale), une semaine du théâtre et du cinéma hongrois. Côté hongrois, ont collaboré l'Institut hongrois du théâtre, avec Anna Lakos, le Bureau de représentation des droits des auteurs (Artisjus), et l'Institut hongrois de Paris; côté français, ont participé la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques, la Comédie Française, avec Jean-Loup Rivière, et les Editions Théâtrales, avec Jean-Pierre Engelbach et Mireille Davidovici.

Le but de cette manifestation était de faire connaître en France des auteurs et des réalisateurs hongrois contemporains. Les Comédiens Français, dirigés par Alain Pralon, ont donné lecture d'une pièce par jour, et un film a été projeté chaque soir. Dans cette belle salle, devant un auditoire fourni, les comédiens ont su mettre en valeur la spécificité de la dramaturgie hongroise.

La semaine s'est ouverte par une pièce de Pál Békés, *Sous les yeux des femmes garde-côte, l'avion...* Ce titre étrange vient d'un traité d'aéronautique que Milán, le personnage principal, doit traduire. Dans son nouvel appartement, il n'y a pas de porte, mais - denrée rare - le téléphone. Les voisins de palier en profitent pour l'envahir: un aveugle bavard, une femme coquette poursuivie par son mari jaloux, une vieille grabataire un peu sorcière... Comment travailler dans ces conditions? Absurdité des situations, langue très actuelle, vivacité des répliques: telles sont les caractéristiques de cette pièce du romancier et traducteur Pál Békés, né en 1956.

La pièce de Péter Nádas, *Rencontre*, qui fait partie d'une trilogie, a paru d'autant plus grave par contraste. Dans cette véritable tragédie, un jeune homme rend visite à une vieille femme et l'interroge sur son père qu'elle a connu dans des circonstances dramatiques. La femme ne livre que des bribes de souvenirs. Quels liens mystérieux unissent ces deux êtres? Les noeuds d'un passé douloureux se défont au fil d'un jeu de cache-cache. Péter Nádas, né en 1942, reporter photographe, journaliste, puis romancier, restitue parfaitement l'ambiguïté des rapports humains à travers un langage subtil. La pièce a été créée par la compagnie Alain Timár au festival d'Avignon 1990, et une autre pièce de Nádas, *Le Ménage*, a été lue.

Dans *Les Malheureux*, pièce de Milán Füst (1888-1967), Vilmos, un imprimeur d'ouvrages religieux, trompe Róza, sa maîtresse en titre, qui ne survit que grâce aux dons intéressés du voisin boucher. Róza perd son enfant, la mère de Vilmos se suicide ainsi que son autre maîtresse, Vilma. L'imprimeur est-il le seul

coupable? N'est-ce pas plutôt l'égoïsme et l'hypocrisie qui ont anéanti en chacun des protagonistes tout sentiment humain? A travers de courtes répliques, Füst, poète et romancier majeur, brosse un tableau impitoyable de la misère physique et morale d'êtres déclassés. Des Malheureux, il a dit: Le bonheur n'est pas un bon sujet. Le malheur nous pousse à bouger. Ces trois premières pièces ont été publiées aux Editions Théâtrales, sous la forme de petits volumes élégants et sobres. Jean-Pierre Engelbach, directeur, a pour politique de ne pas subordonner la publication des textes à leur mise en scène éventuelle. On peut se procurer les livres et le catalogue directement aux Editions Théâtrales (4, rue Trousseau, 75011 Paris, tél. 43.38.04.09).

Au menu de la quatrième lecture, Tête de poulet de György Spiró. Dans la cour d'un immeuble des faubourgs de Budapest, une vieille femme qui rentre du marché avec des têtes de poulet pour son chat trouve celui-ci pendu. Ce sont deux voyous qui ont fait le coup. La vieille ameute les voisins par ses hurlements. Mesquinerie, violence, solitude, mal de vivre sont dépeints sans complaisance à la lumière de ce petit drame, dans un style à mi-chemin du réalisme froid et de l'hyper-réalisme débridé. Né en 1946, Spiró écrit pour le théâtre depuis l'âge de seize ans, tout en étant poète, romancier et traducteur. La pièce a elle aussi été lue au festival d'Avignon, et on devrait l'entendre bientôt sur les ondes de Radio-France.

De Miklós Hubay, Le Carnaval romain nous montre une diva déchue, Margit, devenue ouvreuse de théâtre. Elle ne vit que pour ses chats, et son seul admirateur est le concierge. A l'occasion de la visite d'un auteur, le directeur du théâtre met en répétition l'une de ses pièces en donnant le rôle principal à l'actrice. Mais elle découvrira que son retour sur les planches n'est qu'un leurre. Hubay, né en 1918 et donc doyen de cette semaine, se rattache pourtant aux tendances dramatiques actuelles par sa recherche d'effets absurdes. Le texte français de cette pièce est publié aux Editions Corvina (Budapest). Une autre pièce de Hubay, L'école des génies (publiée aux Presses Orientalistes de France), a été créée en Avignon par le théâtre Móríciz Zsigmond de Nyíregyháza et la compagnie Alain Timár.

Cette semaine s'est achevée par la lecture de L'Hymne, de György Schwajda. Au petit déjeuner, un couple mal réveillé dialogue. Abruti de travail et d'alcool, le mari ne se souvient pas de ses actes nocturnes: il a réveillé sa femme pour lui faire chanter l'hymne national dans la cour de l'immeuble. La situation empire chaque jour, ils doivent payer une amende, on leur prend leurs enfants, et le mari finit par devenir criminel. Un théâtre minimaliste à la structure répétitive, qui dérape dans l'absurde par l'énormité des situations présentées comme banales. L'auteur, né en 1943, a fait tous les "petits boulots" possibles avant de devenir dramaturge à succès. L'Hymne a été lu au festival d'Avignon 1990.

Après cette dernière lecture a eu lieu un débat sur la dramaturgie hongroise contemporaine, animé par le journaliste Jean-Pierre Salgas et par Jean-Loup Rivière, réunissant les auteurs, les Comédiens Français, les traducteurs, les organisateurs de la semaine, et naturellement le public. On a évoqué le décalage culturel et ses effets inattendus (la même phrase peut faire rire en France et

grincer des dents en Hongrie), l'influence de l'histoire ancienne et surtout récente sur l'écriture des pièces, et le rôle particulier de la littérature dans un pays où elle a dû assumer bon gré mal gré l'expression de tabous socio-politiques.

Les films projetés ont permis de donner une vue d'ensemble de la très riche cinématographie hongroise. Il s'agissait de: Une journée bénie, de Péter Gothár, Répétition de minuit, de Miklós Szurdi, Blessures légères, de György Szomjas, Perdition, de Béla Tarr, Eldorado, de Géza Bereményi, et enfin Mémoires d'un fleuve, de Judit Elek, une coproduction franco-hongroise. Une semaine fertile en découvertes et en rencontres! Et en 1991, il paraît que ce sont les Hongrois qui accueilleront les Français, afin de poursuivre et de consolider ces échanges dans les domaines théâtral et cinématographique. A bientôt, donc...

(Sophie Kepes)